

**Institut d'histoire sociale**

Fédération des Syndicats  
**CGT**

**1945**



***La libération des camps nazis,  
le retour des déportés et la  
découverte de l'univers  
concentrationnaire***



# SOMMAIRE :

• Repas des anciens avril 2015

## OUVERTURE

p. 3 Jean-François Caré

## INTRODUCTION

p. 4 Claude Ven

## TÉMOIGNAGE

p. 12 Paulette Sarcey

p. 16 Maurice Cling

## DÉBATS

p. 18 Jean-François Caré  
Guy Kryvopissko  
Maurice Cling  
Paulette Sarcey

p. 20 Michel Certano  
Pierre Outteryck

### Illustrations de couverture, de gauche à droite :

1 • Maurice Cling © FTM-CGT

2 • L'entrée du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau © Juraj Tatár | Wikimedia Commons

3 • Paulette Sarcey © FTM-CGT

4 • L'entrée du camp de concentration du Struthof, en Alsace. En arrière-plan émerge le monument érigé en la mémoire des victimes du nazisme © Medy Sejai | Wikimedia Commons

Prise de notes des débats : Philippe Chenebaux

Maquette : Rudy Jean-François IHS CGT métallurgie • imprimé par nos soins



réalisé par l'IHS-CGT Métallurgie 94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris  
• 01 53 36 86 38 • [ihs.gas@free.fr](mailto:ihs.gas@free.fr) •  
<https://ftm-cgt.fr/histoire-sociale-de-la-metallurgie-ihs/>



**J**e vous souhaite la bienvenue. En cette année 2015, le bureau de l'IHS Métallurgie a choisi d'évoquer la libération des camps nazis, voici soixante-dix ans, en demandant à des témoins de venir nous raconter ce qu'ils avaient vécu.

Paulette Sarcey est née à Paris, en 1924, de parents immigrés juifs polonais. Son père avait fui les persécutions et la répression syndicale et politique contre les militants d'extrême-gauche en Pologne. Tout en fréquentant l'école de la République, elle participe, dès l'âge de six ans, aux patronages juifs progressistes, dans le cadre de la MOI (l'organisation de la Main-d'œuvre immigrée, fondée par le PCF dans les années trente). Elle y contracte des amitiés durables, notamment avec Roger Trugnan.

À partir de l'Occupation, en 1940, elle est contactée par une responsable des patro-

nages et entre dans la clandestinité, manifeste dans Paris, comme le 14 juillet 1941, puis s'engage dans un groupe de trois, dont le responsable politique est Henri Krasucki, en rapport avec les Jeunesses et le Parti communistes. Elle est responsable du matériel, c'est-à-dire qu'avec ses deux camarades, ils préparent des papillons, jettent des tracts sur les marchés du vingtième arrondissement, à l'entrée et à l'intérieur des cinémas de quartier, et dans l'organisation des FTP-MOI, ils organisent la destruction d'un poteau indicateur, rédigé en allemand, place Martin Nadaud, dans le vingtième.

À la suite d'une dénonciation, elle est filée dès le 18 février 1943 par des inspecteurs de la Brigade spéciale de la Préfecture de police de Paris, arrêtée le 23 mars et amenée au commissariat de la rue du Surmelin. Elle est tabassée puis conduite à l'Hôpital Rothschild (XII<sup>e</sup> arrondissement) où elle subit une opération de l'appendicite purement « stratégique ». 57 jeunes sont arrêtés dans cette affaire.

En mai, elle est transférée dans le camp de Drancy où elle retrouve ses camarades Henri Krasucki, Sam Radzynski et sa compagne, Rita Kurchand. Ils tentent

quelques actions collectives comme chanter La Marseillaise, préparer matériellement et politiquement la déportation pour rester ensemble. Ils sont déportés à Auschwitz-Birkenau, par le convoi n° 55, le 23 juin 1943.

Maurice Cling est né en 1929 à Paris. Agrégé d'anglais, il enseigna au lycée de Nîmes, puis en Grande-Bretagne et enfin, docteur d'État, comme professeur d'université à Paris XIII.

Actif durant des décennies à l'Amicale d'Auschwitz, puis à la FNDIRP (Fédération nationale des déportés, internés, résistants et patriotes) dont il deviendra président-délégué, il est membre du conseil d'administration de la Fondation pour la mémoire de la Déportation. Il est l'un des témoins des documentaires Héritages, de Daniel et Pascal Cling, présenté par France 3 en octobre 1998, et des mêmes réalisateurs, présenté par Arte en janvier 2008.

Enfin, Guy Kryvopissko est conservateur du Musée national de la Résistance. ●

# INTRODUCTION

par Claude Ven, Président de l'IHS CGT métaux



Il me semble naturel pour cette intervention, en tant que président, de m'appuyer sur celui qui, avec Henri Rol-Tanguy, est président d'honneur de notre institut d'histoire sociale de la métallurgie. Je veux parler de notre camarade Roger Linet.

Je m'appuierais donc sur la narration qu'il fit avec ses camarades, Roger Leroy et Max Nevers, sur leur déportation au camp de Natzweiler-Struthof, dans leur livre, *La résistance en enfer*.

Permanent du syndicat des métaux parisiens en 1936, mobilisé en août 1939, prisonnier avec des milliers d'autres en mai 1940, Roger s'évade de la citadelle de Laon en septembre et revient sur Paris.

Responsable inter-régional des comités populaires de la métallurgie aux côtés d'Hen-

ri Jourdain et de Henri Tanguy, le futur Rol, ainsi que dans l'organisation clandestine du parti communiste français, il s'engage dans les FTP dès l'instauration de la lutte armée. Dénoncé, Roger est arrêté le 21 janvier 1943.

Détenu à Fresnes, il est déporté comme nuit et brouillard : N-N, Nacht und Nebel. Un dispositif mis en place par le maréchal Keitel sur injonction directe d'Hitler. Pour tout acte commis contre les forces d'occupation, il faut créer un effet de frayeur efficace et durable qui ne peut être atteint que par la peine de mort ou des mesures propres à maintenir les proches et les populations dans l'incertitude sur le sort des coupables. Le transport en Allemagne, dans le plus grand secret, permet d'atteindre ce but.

Pour Roger se sera le camp de Natzwiller-Struthof, en Alsace, territoire annexé par le Reich.

Le 12 juillet 1943, il passe la grille au-dessus de laquelle s'affiche l'ironique et cruelle devise : « Arbeit macht frei », le travail rend libre. Le commandant Kramer qui sera plus tard muté à Auschwitz, leur précise : « Vous êtes entrés par le portail, vous ne pourrez sortir que par la cheminée du crématorium. »

Au total, ils seront 45 599 inscrits sur le registre du camp dont un certain « Vidal », le général Delestraint, chef de l'armée secrète. D'autres ne seront que de « passage » comme les convois de tziganes de juin 1944, envoyés directement à la chambre à gaz.

Permettez-moi de ne pas m'attarder sur les réalités de l'univers concentrationnaire. L'ouvrage est à votre disposition et Maurice et Paulette, par leur témoignage, le feront mieux que je ne pourrais.

Qu'ils me pardonnent donc si je passe sur ces treize mois d'enfer.

À partir d'août 1944, les choses se précipitent. Les alliés sont aux portes de Paris. À l'Est, les armées nazies reculent face aux troupes soviétiques. Les détenus voient passer dans le ciel, au-dessus d'eux, les innombrables escadrilles de bombardiers alliés en direction de l'Allemagne. Les convois d'arrivants se multiplient. Les internés sont désormais à 3 par pailleasse quand ils ne dorment pas directement par terre.

Le 26 août, Paris est libéré. Rol, camarade de combat de Roger, signe la reddition des troupes allemandes.

Au Struthof, arrive un convoi de 109 femmes et hommes,



Michèle Gautier, Jacqueline Timbaud et Liliane Caillaud-Croizat © Allaoua Sayad

tous du réseau « Alliance ». Ils sont immédiatement exécutés par pendaison ou d'une balle dans la nuque. Il en arrivera d'autres. En 36 heures, on dénombre 412 cadavres qui passent dans le four crématoire.

Mais le front se rapproche et l'évacuation du camp est décidée le 31 août.

Quand les américains le découvriront, le 26 novembre, il sera vide depuis deux mois. À l'exemple de Majdanek, évacué précipitamment par

les allemands dès juillet, devant l'arrivée des troupes soviétiques.

Telle est la politique nazie, emmener les détenus ou les exterminer. Effacer toute trace, quel qu'en soit le prix, mobilisant parfois des trains entiers qui vont et viennent avec leur chargement de cadavres en puissance au gré des combats et des affectations bureaucratiques. Dans ces mois qui précèdent la capitulation, se met en place un gigantesque

maelström. Les évacuations des camps, brouillent tout et marquent la fin du système concentrationnaire. Mais les souffrances des détenus atteignent alors un paroxysme et les morts sont innombrables. Les récits d'évacuation sont parfois hallucinants. C'est de la folie pure alors que la défaite ne fait plus aucun doute.

Le 3 septembre, c'est le tour de Roger et de ses camarades, direction Dachau.

Au fur et à mesure de l'avance alliée et de l'évacuation des camps, les conditions horribles deviennent atroces. De janvier à février 1945, sur 23 000 détenus, on comptera 10 800 morts du typhus dont 1 800 français. Les bombardements sont de plus en plus fréquents.

Le 19 avril, le général Delestraint est conduit devant le crématorium et abattu d'une balle dans la tête. À quelques jours seulement de l'arrivée des alliés. Le 26 avril, ce sont les prisonniers russes que l'on embarque pour une destination inconnue.

Jours après jours arrivent des cortèges impressionnants de détenus évacués d'autres camps, par colonnes interminables. Les fours crématoires ne suffisent plus. On creuse des fosses communes mais il devient impossible de camoufler les montagnes de cadavres qui s'entassent sur une hauteur de plus de deux étages.

C'est alors que surgissent des soldats américains. C'est toujours au hasard des combats et des avancées que les camps sont découverts.

Les SS hissent aussitôt le drapeau blanc et c'est une ruée humaine sur la grande place, une clameur géante, des rires, des pleurs, des cris de joie, dans toutes les lan-

gues. Et de plus, il fait si beau! Nous sommes le 29 avril 1945. Il y a aujourd'hui exactement 70 ans...

Rapidement il faut gérer la situation, notamment sur le plan sanitaire.

Atterrés de découvrir ces squelettes vivants, les soldats américains distribuent leurs rations. Sur ces organismes dénutris et affaiblis, les boîtes de singe et le lait condensé font des ravages, certains en meurent.

La VII<sup>e</sup> armée n'a pas prévu d'assistance et doit poursuivre le combat. Toutefois les autorités américaines détachent quelques membres pour aider et soigner. Des médicaments arrivent : vaccins, sérums, DDT...

Un autre camarade est déjà à Paris depuis la veille. Henri Krasucki, membre des MOI, arrêté le 23 mars 1943, battu et torturé, Henri sera interné à Fresnes puis à Drancy avant de partir le 23 juin pour cette destination inconnue, mystérieuse et redoutable que les enfants du camp ont baptisé « Pitchipoï », et qui a aujourd'hui un nom : Auschwitz-Birkenau.

Début 1945, face aux armées soviétiques qui approchent, les SS jettent 58 000 femmes et hommes sur les routes. Le 20 janvier il ne reste plus que ceux qui

sont incapables de marcher. L'ordre est donné de les liquider. Henri, lui, arrivera à Buchenwald le 22 janvier 1945. Il participera, le 11 avril, avec d'autres déportés à la libération du camp. Évacué, il arrive à Paris le 28 avril, juste à temps pour participer au défilé du 1<sup>er</sup> mai. Il garde en souvenir celui de 1943, qu'il a vécu à Fresnes, les mots d'ordres patriotiques criés, chacun leur tour, par les détenus à l'isolement et la Marseillaise s'échappant des portes des cellules. Mais aujourd'hui il est de retour à Paris. Il n'a jamais raté un 1<sup>er</sup> mai. De celui-ci il dira : « Ce fut le plus fort. L'élan populaire, la joie, le soulagement, le pincement au cœur, les malheurs encore à vif, l'immense espoir, la renaissance d'un peuple, d'une nation... Une ambiance comme il ne s'en produit qu'une par siècle. Et la foule... La foule inchiffable, la marée. »

Des 1018 déportés du convoi 55, parti de Drancy pour « Pitchipoï » et qui arriva le 26 juin 1943 à Auschwitz, ils ne seront que 72 à revenir, 72 survivants dont l'une est avec nous, aujourd'hui, à cette table.

À Dachau, aussi, on décide de fêter le 1<sup>er</sup> mai. Le comité français organise un défilé et un discours unitaire.

Durant ces journées, Roger et ses compagnons ne dorment guère, tellement il y a à faire, partout et pour tout.

Edmond Michelet, président du comité français du camp, assure la liaison quotidienne avec le commandant américain resté à Dachau.

Il faut assurer d'urgence des soins pour plusieurs milliers de malades de toutes nationalités, régler les problèmes du ravitaillement pour les innombrables affamés et organiser le rapatriement à ceux dont l'état de santé le permet.

Mais les jours passent et les dispositions à prendre pour un rapatriement général tardent à être prises notamment par le ministre.

Le ministre, c'est Henri Frenay, créateur du mouvement de résistance « Combat », nommé à Alger depuis le 9 novembre 1943 à la tête du commissariat aux prisonniers de guerre et aux déportés.

Pour faire fonctionner son ministère, il intégrera les anciens fonctionnaires de Vichy, lui, l'homme de droite. Dès lors certains y verront un repaire de collabos.

En 1945 on estime qu'il y a près de deux millions de Français retenus en Allemagne. Au total, ils seraient plus de dix millions de tout statut et de toutes nationalités.

Les libérer ? On craint les troubles, la désorganisation, le désordre sur les routes, l'infiltration de suspects et surtout les dangers d'épidémie. Le souvenir des ravages de la grippe espagnole sur les populations après la Première Guerre mondiale est dans toutes les mémoires.

Pour l'heure le programme de Frenay est simple : que les rapatriables restent sur place, sur leur lieu de détention.

Pour les alliés, la priorité reste la poursuite des combats et le rapatriement des prisonniers de guerre qui peuvent renforcer les troupes engagées. Pour le reste, on ne compte guère d'anglo-saxons parmi les déportés.

Ces différences de traitement ne rendront pas la suite facile. À distance, on peut s'interroger sur l'affiche qu'éditera le ministère des « absents », où l'on peut voir un prisonnier de guerre en uniforme et un travailleur avec sa valise, soutenant un déporté dans son costume rayé, avec ce slogan : ils sont unis, ne les divisez pas.

Quant aux juifs, il en reviendra si peu.

Roger et ses camarades, eux, n'en peuvent plus d'attendre. Ils veulent secouer la torpeur des fonctionnaires de Paris. Devant le refus des

américains, c'est clandestinement qu'une délégation, composée de Max et trois camarades, part, munie d'un ordre de mission signé d'Edmond Michelet. Celui-ci fera son effet lorsqu'ils arrivent à Kiel dans la voiture allemande dont ils se sont emparés, les américains acceptent de les conduire à la gare de Strasbourg. Mais Max et ses camarades refusent d'embarquer dans les wagons à bestiaux ou sont déjà entassés des prisonniers de guerre. D'autorité ils montent dans un wagon de voyageurs ou les passagers prennent leur défense quand des militaires veulent les faire descendre.

À Paris, le ministère des « absents » a dû s'adapter. C'est la gare d'Orsay qui sert de lieu d'accueil. Mais personne n'avait envisagé l'état de santé des déportés. Il faut rapidement leur trouver un lieu plus adapté. Ce sera le Lutetia.

Les travaux, dont ce palace du VI<sup>e</sup> arrondissement, fait actuellement l'objet, le laissent à l'écart de toute commémoration et l'impressionnant échafaudage dont il est corseté, interdit l'accès à la plaque du souvenir sur sa façade. C'est à l'hôtel de ville du X<sup>e</sup> que l'on peut voir l'exposition : « Lutetia, 1945 – Le retour des déportés. »



Une vue de la tribune © Allaoua Sayad

Ayant satisfait aux formalités administratives et sanitaires, Édouard Aubert atteint du typhus est hospitalisé, les deux autres camarades rejoignent leur famille. Max décide alors d'aller seul au ministère. Demandant à être reçu par le ministre, on lui dit d'attendre. Comment peut-on attendre ?

Lorsqu'il retourne au Lutetia, il est attrapé par des dizaines, des centaines de personnes qui lui montrent des photos, de ceux dont ils sont sans nouvelles.

Débordé devant toutes ces sollicitations, il leur explique qu'ils sont encore des milliers à mourir à Dachau

et sans doute ailleurs, qu'il est mandaté pour parler au ministre Frenay afin qu'il fasse accélérer les choses. Il faut d'urgence des vivres, des médicaments et organiser le rapatriement. Autour de lui c'est l'attroupement, presque une manifestation. Dès le lendemain matin, deux inspecteurs des renseignements généraux viennent le chercher et le conduisent au ministère. Deux jours après, une large délégation sanitaire prend l'avion pour Dachau.

Là-bas, à quelques kilomètres au sud de Munich, ce début de mai est inoubliable. Ce sont des jours d'agitation, de rêve et surtout d'impatience. C'est dans cette am-

bianche que l'on apprend que le drapeau soviétique flotte sur Berlin. On décide aussitôt d'organiser un grand défilé de la victoire.

Cette manifestation du 8 mai prend des airs de protestation contre les autorités américaines qui ne prennent pas assez vite les mesures nécessaires au rapatriement. On pousse même quelques sifflets en passant devant les soldats alliés.

Après la découverte, toujours fortuite et répétée des camps, aucun allié belligérant n'a prévu ni ne prévoira d'équipes spéciales chargées de les libérer. Aucun dispositif spécifique ne sera pris à

l'échelle du haut commandement si ce n'est la visite des camps et l'accès à la presse.

Et pour la suite : on ouvre la porte et tout le monde rentre chez lui ?

Le retour des déportés est une question délicate. Certes il y a les camps, mais il y a aussi les multiples Kommandos, les chantiers annexes et les évacués disséminés sur les routes ou dans des wagons de chemin de fer.

Pour Buchenwald le retour fut rapide et efficace. Le camp est évacué en 8 jours, deux semaines après l'arrivée des américains. Il fut déplorable pour Dachau, Mauthausen et surtout Bergen-Belsen. Découvert par les britanniques le 15 avril, ils y instaurent aussitôt une quarantaine drastique dans la crainte du typhus et confient la garde aux hongrois, anciens supplétifs des troupes allemandes. Les vivres fournis sont insuffisants et de mauvaise qualité. Ce seront les prisonniers de guerre d'un camp voisin, alimentés avec du pain blanc et des denrées de choix, mais il faut dire qu'ils étaient 10 000 britanniques sur les 30 000 que comptait le Stalag, qui apporteront secours et solidarité dans cette enfer. Il faudra attendre le 5 juin, près de deux mois, pour que le camp soit enfin évacué.

À cet instant laissons la parole à Roger :

« Au sein du comité français patriotique nous avons abordé, dans nos réunions, la question d'une proclamation ou d'un message à approuver au moment de notre départ du camp. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'était un sujet épiqueux !

Par exemple, définir le fascisme hitlérien en disant que c'est la terreur, l'agression contre les libertés humaines et démocratiques, voilà des mots qui ne convenaient pas à tous ! Dire que l'hitlérisme cherchait à avilir l'homme, à le diminuer, à l'écraser, cela paraît excessif à certains !

Dire que pour se préserver d'un tel danger à l'avenir, il fallait extirper toutes ses racines, et que la seule garantie nous paraissait d'être dans une démocratie véritable, voilà encore des expressions qui ne passaient pas !

Finalement, il fallait s'en tenir au souhait que le programme du conseil national de la résistance soit mis en application par toutes les forces unies de la nation. Et encore ! Pour un peu, on nous aurait reproché de faire de la politique ! Notre message, raccourci recueillait heureusement l'unanimité dans l'expression : « Non ! Plus jamais ça ! » »

Ces atermoiements dans de telles circonstances nous surprennent. Ils sont les prémices des dissensions à venir mais aussi la démonstration que ces femmes et ces hommes avaient non seulement résisté et survécu à l'inhumain, mais conservé leur identité, le sens profond de leur engagement individuel, quel que soit leur opinion politique, philosophique ou religieuse.

19 mai, enfin, c'est le départ. L'évacuation, prévue jusqu'au 8 juin, sera hâtée sur ordre de de Gaulle qui exige qu'elle soit terminée avant la fin mai. Un convoi de camions militaires français est annoncé pour le rapatriement. Comme vêtements pour le voyage, les américains ne trouvent pas mieux que de distribuer des uniformes militaires allemands. Le refus est catégorique. On finit par accepter le linge de corps et les brodequins et on trouve en vitesse des fringues pour aller jusqu'à Strasbourg où des vêtements neufs les attendent.

Roger Linet et son camarade Guy Gaultier, qu'il a embarqué avec lui malgré son début de typhus, ne traînent pas au Lutetia. Ils sont allergiques aux formalités bureaucratiques et s'éclipsent au petit matin. Mais il est trop tôt. La poste est fermée pour

prévenir la famille. Au 44 rue le Pelletier, siège du parti, il n'y a que le service d'ordre. Alors toujours à pied, les deux rescapés se rendent au 213 rue Lafayette, à la fédération des métaux. La première porte qui s'ouvre est celle d'Alfred Costes qui leur tombe dans les bras. Surgissant de derrière la cloison, Louis Gatignon qui vient de les entendre lui dit : « Tu connais Linet ? Ça tombe bien on n'a pas sa photo. On a fait agrandir toutes celles des militants fusillés ou morts dans les camps. C'est pour le congrès ces jours-ci... » Roger ne peut que lui répondre : « Et bien prends-là ta photo ! » Il est tondu et a perdu 40 kilos.

Rires, confusions, excuses et changement de liste. Il est aussitôt inscrit sur celle des candidatures au comité exécutif fédéral. Promotion spontanée aux côtés d'Henri Jourdain qui arrivait juste de Mauthausen.

Puis c'est le retour au 94 de la rue qui portera bientôt le nom de Jean-Pierre Timbaud.

Benoît Frachon l'appelle au téléphone et le bombarde secrétaire de l'USTM de la région parisienne.

Une de ces premières « tâches », avant le congrès, fut de contribuer à dresser la liste des militants fusillés ou

morts en déportation. Liste provisoire et déjà si impressionnante...

Roger en connaissait beaucoup... On espérera, durant de long mois, des nouvelles des camarades déportés et disparus, à l'image Henri Gautier dont on perd la trace dans l'évacuation de Monowitz.

Cette liste sera gravée sur une plaque et inaugurée en 1954. Malgré les 216 noms qui y sont gravés, elle demeure incomplète. Aujourd'hui encore nous travaillons à restaurer la mémoire de ceux qui ont donné leur vie pour des lendemains meilleurs.

Dans leur livre, les anciens du Struthoff, précédaient leur épilogue de ces vers d'Aragon :

***Et s'il était à refaire  
Je referais ce chemin  
Une voix monte des fers  
Et parle des lendemains***

Je voudrais y rajouter ceux-ci :

***Déjà les mots  
n'ont plus de sens  
Déjà l'oubli déjà l'absence***

Redonnons leur la parole : « Au terme de cette évocation, nous craignons d'entendre la remarque que nous nous sommes faites, nous-

mêmes, depuis longtemps : votre récit vient un peu tard !

N'est-ce pas trop tard en effet ? Il est vrai que l'oubli a fait son œuvre. Peut-être l'indifférence l'a-t-elle remplacé ?

La vie a repris ses droits peu à peu. La France avait besoin de se relever, à tous points de vue. Il y avait fort à faire !

La mise en application du programme du Conseil national de la Résistance pouvait et devait guider et mobiliser les énergies nécessaires. Malheureusement très tôt, des embûches ont entravé sa réalisation. La démocratie a connu des hauts et des bas. On en parle beaucoup, on ne l'applique pas assez.

Pour notre part, nous nous honorons de n'avoir rien oublié. Nous continuons à souhaiter que le sacrifice de tant des nôtres n'ait pas été vain. Tel est le sens de notre message ! Et puisque, hélas, de nouveaux dangers se profilent à l'horizon, nous souhaitons que les nouvelles générations s'unissent et agissent pour empêcher le retour de pareilles situations. »

Ce dimanche, le président François Hollande était au camp du Struthof.

Peut-il suffire de répéter, à date fixe, des mots, toujours à peu près les mêmes, avec plus ou moins de force,



Allain & Catherine Malherbe, Michel & Andrée Le Gaouyat, Alain Villeléger © Allaoua Sayad

pour apaiser la mémoire, et empêcher que l'horreur ne retrouve le chemin du quotidien ?

Quoi que nous puissions dire, écrire, quelle que soit notre conviction, notre talent, nous ne pourrions faire s'évaporer le danger qui nous guette. Comme l'a écrit Primo Lévi : « C'est de l'espèce humaine que l'âme doit aujourd'hui se défendre. »

Notre seule ambition ne peut être que celle de la vigilance. Si par cet incessant rappel de ce qui fut, nous parvenons à devenir des guetteurs, nous aurons réussi. Des guetteurs, à l'af-

fût de chaque écart, chaque faux pas, chacune de ces faiblesses ou de ces tolérances coupables, qui rendent l'horreur moins horrible, l'atrocité moins noire et le crime moins sombre. Nous devons secouer les consciences, refuser l'apathie, interpeller car pour laisser la parole à Primo Lévi : « c'est dans l'absence de pensée des bourreaux que s'organise la catastrophe majeure du consentement, où se prépare celle de la participation. L'atteinte aux libertés et la manifestation de la haine raciale mènent irrésistiblement aux camps. Puisse l'histoire des camps d'exter-

mination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme. »

Les chemins restent ouverts, qui conduisent à « Pit-chipoï ». ●



d'info sur :

<https://ftm-cgt.fr/histoire-sociale-de-la-metallurgie-ihs/>

## TÉMOIGNAGE

par Paulette Sarcey



vécu, à savoir la section juive de la MOI. Mon père était un militant des Cuirs et Peaux, un secteur où les métiers étaient saisonniers. Les enfants comme moi étaient français : certains depuis leur naissance, d'autres, comme Henri Krasucki, étaient arrivés en France en bas âge. Nous sommes allés à l'école, nous étions intégrés sauf qu'à la maison, je parlais le yiddish avec mes parents.

Nous n'étions pas communistes mais nous recevions dans ces patronages une éducation progressiste. Ce que nos parents n'avaient pas le temps de nous dire, j'en entendais parler dans un journal juif et dans L'Humanité. Nous étions au courant de la guerre d'Espagne, de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, de la nuit de cristal, des premiers camps de concentration, etc. Nous avons une formation politique progressiste. Nous étions des pionniers. Nous avons des foulards rouges et participions à toutes les manifestations, au mur des fédérés ou aux obsèques de Paul Vaillant-Couturier par exemple.

En 1940, j'avais 16 ans, j'habitais à Belleville où vivait une forte communauté de juifs, souvent très pauvres. Je me souviens de ce jour où, alors que je me trouvais rue du faubourg du Temple,

j'entendis le bruit sourd des véhicules allemands qui descendaient depuis la Porte des Lilas. Je fus alors prise de panique car on nous avait dit au patronage que nous avions un double contentieux avec les Allemands, d'abord parce que proches des communistes, ensuite parce que juifs.

Fin juin, une dame du patronage me demanda si je voulais faire quelque chose pour lutter contre l'occupant, sans m'en dire plus. Quelques jours plus tard, un jeune garçon sonna à ma porte : c'est Henri Krasucki, qui n'avait pas encore seize ans. Nous avons beaucoup de points communs : nous étions des enfants d'immigrés, nous parlions yiddish à la maison et avons appris le français à l'école. Il m'expliqua que nous allions faire un travail clandestin, illégal, et que nous risquions d'être arrêtés. Il fallait donc faire attention à ne pas être filés, éviter de rencontrer nos camarades d'avant. Avec Pierre Beckermann, nous formions le premier « triangle » du vingtième arrondissement. Mon travail était de rechercher mes camarades du patronage d'origine juive pour leur demander de nous rejoindre.

Nous commençâmes alors un travail politique. Cela peut

**J**e suis née à Paris, d'un père communiste et d'une maman qui était une véritable « fée du logis ». C'étaient des travailleurs immigrés qui demandaient simplement le droit au travail. C'était très difficile mais j'ai grandi dans une ambiance gaie et militante, et j'ai eu une enfance choyée.

Entre les deux guerres, des immigrés sont arrivés d'un peu partout. Après l'hécatombe de la Première Guerre mondiale, les maîtres des mines ont fait venir des mineurs d'ailleurs, d'abord polonais, puis italiens après l'arrivée de Mussolini au pouvoir. Sont aussi arrivés de nombreux juifs d'Europe centrale. C'était des travailleurs clandestins et pour les organiser, le parti communiste a eu l'idée de les regrouper en fonction de leur langue.

Je parlerai de ce que j'ai



Défilé des survivants du centre de détention d'Eysses, à Villeneuve-sur-Lot, sans date © DR | coll. IHS CGT Métaux

paraître modeste quand je le raconte mais ce fut le démarrage d'une organisation extraordinaire qui a couvert Paris jusqu'en 1943. Nous avons commencé par fabri-

quer notre propre matériel. À partir de 1940, nous partions camper tous les week-ends avec nos copains, sauf que nous lançions des tracts par la fenêtre du train et que

ceux qui partaient à vélo en profitaient pour couper des câbles téléphoniques sur leur passage. Nous nous sommes réunis jusqu'au dimanche 22 juin 1941, date où un copain nous annonça que l'Allemagne avait attaqué l'Union soviétique.

Notre production, c'était d'abord des « papillons », que nous écrivions avec des articles de papeterie pour enfants, et qui transmettaient des slogans très courts. Notre travail consistait en fait à remonter le moral à une population désorientée.

Notre production était importante. Outre le XX<sup>e</sup>, il y avait des triangles dans les XI<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> arrondissement. Pour mon premier boulot, Henri Krasucki m'avait donné un contact avec un jeune homme qui avait un paquet de journaux édités par le parti communiste. La lecture de ce journal fut pour nous un moment très important car elle nous donna une ligne à laquelle nous adhérons totalement.

Notre travail consistait aussi à sortir par groupes de trois, composés de deux garçons et d'une fille. Un garçon tenait la fille contre lui et écrivait des slogans à la craie pendant que l'autre garçon faisait le guet. Nous avons aussi commencé à



Une mémoire à entretenir avec les plus jeunes ! © Allaoua Sayad

être présent sur le marché du boulevard de Belleville, où nous lançions des papillons que les gens ramassaient et mettaient dans leur filet. Nous en avons aussi lancé devant les cinémas et même, à l'idée d'Henri Krasucki, à l'intérieur des cinémas, grâce à un ingénieux système qui nous permettait de les lâcher depuis le balcon. Nous avons fait des exploits. Nous étions jeunes et avec le recul, je me demande comment des adultes ont pu laisser des jeunes de 15 ou 16 ans faire un travail qui risquait de les conduire en prison, voire de les condamner à mort.

Nous brûlions aussi des poteaux indicateurs rédigés en allemand, de préférence en plein jour. Je me souviens y avoir participé, avec un garçon nommé Kojinski, à la station Martin Nadaud. Je portais un paquet de chiffons et Kojinski, une bouteille d'essence. Je me suis baissé au pied du poteau pour faire semblant de refaire mes lacets et ai disposé les chiffons tout autour. Kojinski est arrivé pour m'aider, a vidé la bouteille d'essence, craqué une allumette qu'il a lancée sur les chiffons avant de s'en aller.

Les Allemands faisaient aussi travailler des ateliers de fourrure et de tricot, où des ouvriers – souvent juifs – fabriquaient des vêtements chauds pour les soldats allemands sur le front. L'OS (organisations spéciale), qui a précédé les FTP-MOI, avait décidé de les saboter. Ainsi, sous prétexte de collecter des fonds pour les enfants dont les parents avaient été déportés, je suis allée un jour dans une usine où j'ai provoqué un court-circuit qui a arrêté les machines pendant plusieurs heures. L'OS a aussi fait brûler des stocks destinés à partir pour l'Allemagne.

La Jeunesse communiste avait subi beaucoup de pertes. À Paris, elle était inexistante. C'est nous, les jeunes de la MOI, qui couvrons la totalité des arrondissements de Paris. En 1942, Henri Krasucki était responsable de la jeunesse du XX<sup>e</sup> arrondissement et de la région parisienne, avec deux autres camarades. Dans la rue des Immeubles industriels habitait une forte communauté de travailleurs juifs, dont les jeunes faisaient partie des mouvements de jeunesse. Ils avaient une copine à laquelle ils avaient donné un tract à lire. Son père avait été arrêté au mois d'août 1941 lors de la rafle du XI<sup>e</sup> arrondissement qui suivit l'ouverture du camp de Drancy et sa mère le 7 juillet, lors de la rafle du Vel' d'Hiv'. Cette jeune fille disait qu'elle voulait venger ses parents, non en lançant des tracts mais des bombes et elle voulut rencontrer Henri Krasucki. Ne pouvant se faire une opinion seul, il l'envoya à Raïski, qui estima que cette fille n'était pas pour nous. Mais le mal était fait : les uns après les autres, nous étions filés. Les gendarmes ne nous ont jamais pris en train de lancer des tracts ou d'écrire des graffiti. Ils se sont simplement rendus compte que ces jeunes qu'ils suivaient étaient suspicieux.

Nous avons été arrêtés le 23 mars 1943 par les brigades spéciales dans notre PC clandestin. Quand les policiers sont entrés dans notre planque, ils ont trouvé beaucoup de matériel. Ils se sont mis à nous tutoyer, à nous bousculer et nous ont envoyés au commissariat de la rue du Surmelin. Au bout d'un moment, nous sommes montés dans un car qui contenait d'autres jeunes et avons été envoyés, une cinquantaine au total, à la Préfecture. Nous avons été affectés aux brigades spéciales et séparés dans des salles différentes. Henri Krasucki fut le premier à être interrogé. Les policiers ont trouvé sur lui une clé et l'ont tabassé pour qu'il leur dise quelle porte elle permettait d'ouvrir – en fait, une planque située rue Compans, qui avait été louée pour que les responsables de la Jeunesse communiste puissent se réunir ailleurs que dans la rue.

Ce furent alors des interrogatoires dont il est impossible de décrire la bestialité. J'en ai eu ma part. Il y avait dans ces grandes salles un lit en fer qui était destiné aux camarades qui venaient de se faire passer à tabac. Après l'avoir moi-même été, une femme – médecin et communiste – vint me voir pour me

demander comment j'allais. Je lui répondis que je ne me sentais pas bien et elle me dit de demander à voir un médecin, ce que je fis. Le lendemain, je fus donc emmenée à l'Hôtel Dieu, accompagnée par deux inspecteurs. Pendant qu'il m'examinait, je demandai au médecin de me sauver et il me répondit qu'il allait me faire hospitaliser pour une salpingite aiguë. Le commissaire ne voulut pas que je sois hospitalisé à l'Hôtel Dieu mais à l'hôpital Rothschild dont le directeur était un odieux collaborateur. Par l'intermédiaire des médecins, que j'ai supposé faire partie d'un réseau de Résistance, j'ai quand même reçu un message de la MOI. Je suis alors entrée en contact avec Raïski à qui j'ai pu faire un rapport.

Je suis arrivée à Drancy le 18 mai 1943 où j'ai retrouvé tous mes camarades sauf trois : Henri Krasucki, Sam Radzynski et Rita Kurchand. Ils sont arrivés le 21 juin et nous avons été déportés le 23 juin par le convoi n° 55. Seuls six d'entre nous en sont revenus. ●

## TÉMOIGNAGE

par Maurice Cling



**M**a famille était juive d'origine roumaine. Mon père est arrivé en France en 1914, quelques mois avant la déclaration de guerre, et s'est engagé dans la légion étrangère où il a obtenu les deux plus hautes distinctions militaires françaises : la médaille militaire et la Croix de guerre.

J'ai eu moi aussi une enfance choyée mais très loin des préoccupations d'une famille de militants. J'ai été élevé dans le culte de la République et de l'école laïque. Mes parents avaient entendu parler de la France quand ils vivaient encore en Roumanie à l'occasion de l'affaire Dreyfus – c'était une sensation, dans ce pays, qu'un juif puisse travailler au quartier général de l'armée puis ait été réhabilité par la République. Mon père est venu en

France à cause de la misère et des persécutions qu'il subissait là-bas.

Mes parents étaient favorables, par exemple, aux Républicains espagnols mais ils n'étaient pas communistes, de telle sorte que sous l'Occupation, ils ne se sont pas rendus compte du danger. La mise en place des mesures de persécution a en effet été très progressive. En 1942, j'allais à l'école avec une étoile sur moi et je n'ai jamais reçu de propos insultants. De telle sorte que le 4 mai 1944, peu avant le débarquement, le ciel nous est tombé sur la tête. Quand on est venu arrêter ma famille, ma mère, ne se rendant pas compte du danger et constatant que je ne figurais pas sur la liste des personnes à emmener, a demandé qu'on aille me chercher à l'école pour me garder, avec mon frère, auprès d'elle.

Nous avons été internés à Drancy le 20 mai. Le 23 mai, des autobus nous ont emmenés à la gare de Bobigny et nous sommes partis dans le convoi n° 74 qui, comme les 73 précédents, comprenait environ 1 000 personnes. Il faut bien voir qu'à l'époque, les enfants de quinze ans n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas de télévision, pas de journaux, on ne parlait

pas de politique aux enfants. Je vivais moi-même dans un univers « chevaleresque », baigné de littérature et totalement éloigné de la réalité.

Nous sommes donc partis pour Auschwitz sans rien connaître de notre destination. Il y avait en effet un secret d'état sur les camps d'extermination. Nous ne savions pas ce qui s'y passait et n'entendions que des rumeurs qui nous paraissaient totalement farfelues, comme celle qui voulait que l'on fasse du savon avec les juifs. Je me souviens également, plus tard, d'un jeune résistant déporté qui reçut une lettre dans laquelle son père lui demandait s'il voulait qu'il lui envoie son vélo. Cela montre bien l'ignorance totale qui était celle de la population française à propos des camps.

Mon père, ma mère, mon frère et moi sommes arrivés tous les quatre à Auschwitz. Mon père et ma mère ont été immédiatement gazés. Mon frère et moi avons été « sélectionnés » pour travailler au fonctionnement du système. Après quatre mois, mon frère a à nouveau été « sélectionné » mais pour être tué cette fois-là. Je me suis donc retrouvé seul et j'ai été sauvé par deux militants communistes, dont l'un était arrivé dans le convoi



Roger Sylvain, Michel Certano, dans la salle © Allaoua Sayad

des 45 000 déportés vers Auschwitz. Il avait été placé par la Résistance interne dans l'infirmerie en tant que chef de chambre – les résistants se réunissaient en effet dans le bloc des maladies contagieuses car les SS n'y venaient jamais – et voyant que j'étais français, il m'y a fait entrer en tant qu'auxiliaire. Ne connaissant ni le yiddish, ni l'allemand, ni le polonais, je ne comprenais rien à tout ce qui se disait autour de moi. Grâce à lui, j'ai été protégé, j'étais au chaud, j'avais assez à manger pour survivre.

À Auschwitz, j'ai aussi été protégé par une polonaise d'origine juive qui était venue en France pour faire des études et qui avait adhéré au parti communiste en 1936. Pendant la guerre, elle faisait partie de la section allemande de la MOI, qui rédigeait des tracts en allemand destinés aux soldats de la Wehrmacht cantonnés en France. Elle avait été arrêtée et envoyée à Auschwitz, près de son lieu de naissance où sa famille avait été massacrée. Je l'ai rencontrée par hasard et elle a pris pitié pour cinq ou six jeunes Français qui se trouvaient là. Elle

m'a envoyé voir un médecin qu'elle avait connu dans le VI<sup>e</sup> arrondissement, m'envoyait des douceurs... Elle travaillait dans un laboratoire à Birkenau et me disait que si j'apprenais l'allemand, elle m'y ferait entrer en tant que coursier.

Le 18 janvier 1945, lorsque l'armée russe a lancé sa grande offensive, les Allemands ont décidé d'évacuer le camp vers le centre de l'Allemagne. Les conditions de cette évacuation furent épouvantables : en plein hiver, sans nourriture, avec les SS à la fin la colonne qui

abattaient tous ceux qui ne pouvaient plus marcher. Nous avons ensuite été dispersés dans différents camps situés sur le territoire allemand. J'ai pour ma part atterri à Dachau où je suis resté trois mois.

Puis devant l'avancée des troupes américaines, les prisonniers de Dachau ont été envoyés – toujours à marche forcée – vers le Tyrol, où les officiers supérieurs nazis voulaient constituer un réduit et nous utiliser comme monnaie d'échange. Finalement, j'ai été libéré par les Américains et incarcéré pendant quelques semaines dans une caserne à Garmisch-Partenkirchen. Puis j'ai été remis, avec d'autres, à la première armée française, qui nous a rapatrié en France. À la frontière, on nous a remis des vêtements civils, ainsi que des bérets pour cacher nos crânes rasés. J'ai été envoyé à l'hôtel Lutetia où je ne suis resté que quelques heures. Puis on a détecté chez moi une tuberculose. J'ai donc été envoyé à l'hôpital Bichat, puis au sanatorium.

#### **Paulette Sarcey**

Il y aurait beaucoup à dire sur la résistance interne dans le camp d'Auschwitz.

#### **Maurice Cling**

À Auschwitz, un groupe de



Jean-Marie Paul © Allaoua Sayad

combat avait été constitué par un autrichien communiste et les représentants de diverses nationalités. Grâce à eux, les informations circulaient entre les trois camps. En arrivant à Auschwitz 1, j'ai par exemple vu une liste des femmes qui avaient survécu – dans laquelle ne figurait hélas pas ma mère. Ce groupe de combat a joué un

grand rôle, même s'il y a eu des problèmes avec les résistants polonais qui ne voulaient rien avoir à faire avec les communistes. Je peux en tout cas témoigner que j'ai survécu grâce à cette résistance interne.

### Jean-François Caré

Je précise qu'en 2016, le thème choisi pour le Concours national de la Résistance sera l'art dans les camps. Le bureau de l'IHS décidera peut-être de prendre le même pour notre journée des anciens de l'an prochain.

### Guy Kryvopissko



La résistance s'est effectivement poursuivie dans tous les camps mais elle ne put réellement tenir qu'à Buchenwald et Mauthausen. On peut donc parler de « libération » pour ces deux camps car les déportés résistants contribuèrent à leur propre libération.

Cette année, le musée de la Résistance est fier de pouvoir exposer au musée du camp de Buchenwald des gravures réalisées par Pierre Provost. C'était un graveur de métier, qui avait mis ses

talents au service des antifascistes et des antinazis avant-guerre, puis de la Résistance sous l'Occupation, ce qui lui valut d'être arrêté puis déporté à Buchenwald. En captivité, il continua à graver des tampons qui permirent de fabriquer de faux papiers, des bulletins d'admission dans l'infirmerie du camp, etc. Il grava même la médaille du camp avant la libération de celui-ci.

Il nous semblait important que cette histoire soit présentée au musée du camp de Buchenwald à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de sa libération. Elle établit aussi un lien avec le thème de votre prochaine journée.

Je souhaiterais par ailleurs poser une question à Maurice Cling et Paulette Sarcey : qu'est-ce qui explique votre militantisme ? Pourquoi continuer à témoigner aujourd'hui ?

### Maurice Cling

On parle beaucoup d'Auschwitz, parfois plus que de la Résistance, mais on ne parle pas des causes de la Shoah (« catastrophe » en hébreu). Après la Première Guerre mondiale, on a parlé de la « der des der », puis après la deuxième, on a dit « plus jamais ça ! », mais on ne parle pas des causes de ces guerres. Cette question

est pourtant capitale si l'on veut éviter qu'elles se reproduisent. Si l'on ne parle pas de Munich et du Front Populaire, on ne peut pas comprendre ce qui s'est passé à Vichy. Or les mêmes causes produisant les mêmes effets, cela risque de se reproduire mais en pire. Les Nazis ont en effet été arrêtés dans leur élan par la coalition antifasciste mais s'ils ne l'avaient pas été, il y aurait eu des millions de morts supplémentaires. Avec les évolutions technologiques, on imagine donc facilement ce que pourraient faire les « héritiers » des nazis.

Je souhaiterais également revenir sur le mot libération. Annette Wiewiorka, qui est très anti-communiste, parle de « libération » entre guillemets pour Auschwitz parce que ce camp a été libéré par l'Armée rouge. Elle n'en parle donc pas, sauf pour la dénigrer. Il faut aussi saluer la résistance qui s'est organisée à l'intérieur des camps. On parle par exemple du camp de Sobibor en disant que c'est le seul camp dans lequel l'insurrection a réussi mais cela a au fond peu d'importance. Ce qui compte, c'est de s'être battu, même lorsqu'on a échoué.

### Paulette Sarcey

Pourquoi témoigner aujourd'hui ? Parce qu'il y a

des choses que l'on a besoin de raconter : les horreurs auxquelles on a assisté, les exécutions, le travail des Sonderkommandos qui devaient, après que le Zyklon B avait été envoyé dans la cheminée de la chambre à gaz, en sortir les cadavres, séparer les femmes qui tenaient encore leurs bébés contre elles, leur tondre les cheveux, regarder s'ils avaient des dents en or, puis enfourner les corps dans les fours crématoires. On est obligé de raconter tout cela !

Aujourd'hui, on entend parfois des commentaires antisoviétiques ou anticomunistes. Moi, je n'oublierai jamais que c'est l'Armée rouge qui nous a libérés, ni le courage de l'Union soviétique qui a eu 20 millions de victimes pendant la guerre. Jusqu'au bout, nous continuerons donc à raconter la même histoire car les personnes qui l'entendent, elles, changent constamment.

**Michel Certano**



J'ai apprécié les propos de Maurice Cling sur les causes de la guerre. Dernièrement a eu lieu au musée des Archives Nationales (entre le 26 novembre 2014 et le 2 mars 2015) une exposition tout simplement scandaleuse. Sur le thème de la collaboration économique, la seule personne citée était un chiffonnier juif. Il faut donc bien rappeler que si l'entreprise Renault a été nationalisée, c'était parce qu'elle avait collaboré avec l'Allemagne, et que la famille de Louis Renault a perdu son procès en réhabilitation.

Je ne suis pas historien mais je collectionne les mémoires. En 1994, j'ai participé à une brochure, tirée à 10 000 exemplaires, destinée à contrer cette campagne de réhabilitation, or sur la période de la Deuxième Guerre mondiale m'intéresse, j'ai comptabilisé 161 militants de Renault Billancourt fusillés (24), déportés (117) et incarcérés (20) et je suis sûr que nous allons en trouver d'autres à mesure que les archives seront exploitées.

**De la salle**

En 1983 est sorti un film de Jean-Patrick Lebel baptisé *La Cité de la Muette* dans lequel Paulette Sarcey raconte longuement la résistance à Auschwitz. Je crois qu'il

faudrait le projeter plus souvent.

**Pierre Outteryck**



Nos camarades ont raison d'insister sur la résistance qui s'est organisée dans les prisons françaises et les camps de concentration durant l'Occupation, même si elle n'a pas connu partout le même aboutissement qu'à Buchenwald ou Mauthausen.

Sur la collaboration économique, peu de choses sont dites. J'aimerais aussi souligner que la main d'œuvre déportée dans les camps travaillait pour des grandes entreprises allemandes, qui ont encore pignon sur rue aujourd'hui, comme Volkswagen. C'est l'un des éléments de cette histoire barbare qui a marqué la période 1933-1945.

Quant au caractère mondial de la guerre, nous insistons beaucoup sur ce qui s'est passé en Europe mais n'oublions pas ce qui s'est passé en Orient sous la férule de la dictature nippone. ●